

Marguerite Gable-Senné

les racines de l'exil

ÉDITIONS DU RHIN

Philomé était une femme de la terre. Elle maintenait vivantes les traditions du Sundgau, dans sa ferme du Waldhof, au bord des étangs où nageaient sarcelles, foulques noires et canards de barbarie.

Lisa, sa fille, aimait l'aventure et se trouvait bien à l'étroit à Hirtzbach. Touchée par le "rêve américain", elle laisse son fils et part.

Ce deuxième tome nous raconte cet appel du nouveau monde vécu par Lisa et bien d'autres déracinés, qui s'en allaient vers ces Etats de désirs et souvent d'illusions perdues, avec, toujours profondément ancrées dans leur cœur, les racines du pays natal...

Une formidable épopée, forte comme un grand verre de whisky!

Claude Centlivre

*"Les hommes marchent vers le couchant
mais dans leur cœur ils enferment la poudre
d'étoile qu'ils ont ramassé à l'aurore."*

Marguerite Gable-Senné

La sœur dessinait un coq au tableau noir. Pierre suivait tous ses mouvements. La crête était celle d'une poule. Le cou manquait de cambrure. La patte avait un doigt de trop. Les ailes étendues ressemblaient aux manches effrangées de la vieille veste que Charles avait mise à l'épouvantail du jardin.

Pourtant Pierre admirait le talent de la maîtresse. Il lui était reconnaissant d'évoquer, même maladroitement, le grand Gulli-Gulli de la basse-cour. Lui, Pierre, ne pouvait pas en faire autant !

Maintenant il fallait crier : Cocorico ! Cocorico ! Puis en arrondissant la bouche comme un cul de poule on poussait des : o. o. o. Pierre n'en finissait pas de projeter ces o vers le grand bureau sur l'estrade, où trônait la «Chér'sœur». Le visage de cette dernière émergeant de la blancheur immaculée du col et de la cornette lui inspirait autant de respect que la mystérieuse Lady Borow de Holbein qui au-dessus du piano présidait aux célébrations musicales de Charles.

Au tableau, la sous-maîtresse multipliait les œufs comme une armée de poules. Pierre se disait :

«Comme c'est beau un O. Cela remplit la bouche comme les œufs remplissent un nid !»

Il combla son ardoise d'œufs pondus dans un enthousiasme fébrile et dans un délire suprême, il termina en criant un vibrant :

Cocorico ! Ce cri de victoire n'eut pas l'heur de plaire à la sœur qui, fronçant ses épais sourcils invita Pierre à ne plus déranger la classe.

L'enfant était choqué. Après s'être servi du fier Gulli-Gulli, après avoir glorifié son cocorico, après avoir semé sur son sombre tableau les œufs de la majorité des poules du village, elle osait prétendre que l'école n'était pas un poulailler où chacun crie quand il en a envie.

Ces contradictions étonnaient l'enfant. On vous invitait à jouer et quand on jouait vraiment on se faisait punir. Le jeu n'était ici qu'un faux-semblant. Au Waldhof, il pouvait jouer sans contrainte. Il pensa avec délices à l'effarement des poules quand derrière le dos de Philomé il faisait, de façon intempestive, pénétrer le gros chien Wotan dans la basse-cour.

Pierre ne bougea plus jusqu'à la récréation où, tout en dévorant son pain après avoir croqué la pomme, il envoya une bourrade au Sepp du Munifrantz qui l'avait en ricanant appelé : Cocorico.

Après la récréation, la sœur montra un grand carton blanc sur lequel était dessiné un chat. A côté de la bête il y avait un petit signe qu'il fallait appeler : un. Pierre trouvait que ce 1 qu'il n'aimait pas du tout, était trop maigre pour représenter ce matou gros et gras dont la moustache était aussi arrogante que celle de l'oncle Joachim. Il n'avait nulle envie de tracer une ligne de ce 1 frêle et insignifiant. Il aurait préféré dessiner le chat. Il s'exécuta pourtant, mais les petits rien-du-tout que le chat avait engendrés sortaient de la ligne et dégringolaient lamentablement vers le bord inférieur de son ardoise.

Cet exercice morose terminé, arriva l'exaltation : la récitation ! La sœur mimait un gros matou qui n'en finissait pas d'attraper, de lâcher, de rattraper puis de dévorer une souris qui aurait mieux fait de rester dans son trou. Par la sentence de l'écriture cette pauvre bête était destinée au ventre de ce monstre de matou. Quelle idée d'écrire des choses pareilles et de les rendre irrémédiables !

Lorsque la Luwise le ramena au Waldhof, Pierre ne cessa de lui réciter la comptine du matou :

«Der Kater lauert auf die Maus

Die Maus will entwischen

Aber der Kater ertappt Sie

Und nimmt Sie in's Maul

Arme Maus ! Das Leben ist nun aus !

(Le chat guette la souris

La souris veut fuir

Mais le matou l'attrape

Et la prend entre ses dents

Pauvre souris ! La vie est finie !)

Au bout du chemin attendait Philomé. Pierre courut vers elle et l'embrassa. Puis il se mit à crier à tous les vents la comptine du chat, comme pour rendre les êtres et les choses témoins du savoir que cette première journée de classe lui avait apporté.

L'après-midi, Philomé écrivit à Lisa pour lui raconter les exploits de Pierre et la nostalgie qu'avait réveillée en elle ce jour de rentrée. L'enfant gratifia sa mère d'une moisson de o qui se déroulaient sur la feuille comme un collier brisé dont les perles représentaient pour Philomé une multitude de larmes.